

L'anorexie : de la solution au symptôme Pas sans angoisse

Valérie Pera Guillot

Lacan s'est intéressé à l'anorexie dès 1938 dans « Les complexes familiaux ... », et cet intérêt s'est maintenu jusqu'à la fin de son enseignement. Dès le milieu des années 1950, il isole le rien comme objet en jeu dans l'anorexie ; le rien est alors inscrit dans une dialectique du don, il relève d'un appel à l'amour adressé à l'Autre. Le Séminaire *L'angoisse* marque un tournant dans la mesure où Lacan y élabore un nouveau statut de l'objet. L'objet est appréhendé à partir de la pulsion, et l'anorexie est lue comme pure satisfaction d'une bouche qui se referme sur le rien, sans en passer par l'Autre. C'est le versant solution de l'anorexie qui la rapproche des addictions. Cependant quand l'anorexie évolue vers l'anorexie-boulimie, elle ne tient plus l'angoisse à distance ; le rien le cède au trop et le regard se décille. Alors, la question de l'être-pour-le-sexe se dévoile.

1938 « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu »

Le premier chapitre des « Complexes familiaux... » est consacré au « complexe du sevrage »¹. À côté de cette formule consacrée, Lacan introduit l'expression de « cannibalisme fusionnel » qui qualifie la prématuration du petit d'homme et la dépendance qu'elle entraîne vis-à-vis de celui qui le nourrit, sous les traits de l'imgo maternelle. Il en déduit des conséquences mortelles quand le sujet cherche à retrouver ce complexe archaïque où « l'être qui absorbe est tout absorbé ». Cette recherche se révèle sous les aspects d'une harmonie qui vise une « assimilation de la totalité à l'être », et conduit en fait à des suicides très spéciaux « grève de la faim de l'anorexie mentale, empoisonnement lent de certaines toxicomanies par la bouche, régime de famine des névroses gastriques »². À cette époque, la voie pour sortir de cet enfermement mortel d'avec l'objet maternel primaire est la sublimation qui permet au sujet de se détacher de l'imgo de la mère et de s'ouvrir au monde. À ce temps de son travail, Lacan ne réfère pas l'angoisse au sevrage mais plutôt à cette première séparation, ineffable, d'avec la matrice qui plonge le nouveau-né dans le chaos de sensations nouvelles ; l'angoisse dont le prototype apparaît dans l'asphyxie de la naissance, née avec la vie, relève Lacan.

1957-1958 ; le Séminaire *La relation d'objet* et « La direction de la cure... »

L'objet rien

Dans le Séminaire, livre IV, *La relation d'objet*, ainsi que dans l'écrit « La direction de la cure... », soit près de vingt après « Les complexes familiaux... », Lacan reprend cette problématique de l'anorexie mentale en l'abordant à partir de la relation à l'Autre maternel, introduisant toutefois un élément nouveau, l'objet rien, dans la dialectique entre le sujet et l'Autre.

Cet objet rien, Lacan l'introduit lorsqu'il donne sa définition de la notion de frustration dans le Séminaire IV. Afin d'éviter les confusions dues à une trop large utilisation du terme frustration, il rappelle que le terme freudien est celui de *Versagung* qui est à rapprocher de la

¹ Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 30-36.

² *Ibid.*, p. 35.

notion de dénonciation, au sens de dénonciation d'un traité. Et Lacan précise que *Versagung* peut même être pris dans le sens opposé et « vouloir dire à la fois *promesse* et *rupture de promesse* »³. Cette nuance laisse apercevoir la dimension dialectique liée la frustration. Ainsi, celle-ci n'est pas refus d'un objet de satisfaction, mais plutôt « refus de don, en tant que le don est symbole de l'amour »⁴. Le don répond à l'appel et cela laisse apercevoir qu'il est pris dans une dialectique, un procès symbolique entre la mère et l'enfant. Lacan nous dit que l'objet n'est que signe du don, et, en tant que rien de satisfaction, il peut être repoussé. C'est dans la suite que Lacan introduit ses remarques sur l'anorexie mentale, qui représentent une référence incontournable dans la clinique de l'anorexie : « l'anorexie mentale n'est pas un *ne pas manger*, mais un *ne rien manger* [...] cela veut dire *manger rien* »⁵. Ce rien existe donc sur le plan symbolique et c'est grâce à ce rien que l'enfant anorexique fait dépendre sa mère de lui, renversant ainsi la situation de dépendance. À travers ce symptôme, l'enfant marque un refus actif à l'endroit de l'Autre comme l'indique Lacan en parlant de « cette absence savourée » par l'enfant vis-à-vis de la mère dont il dépend.

Le refus de l'Autre

Lacan développe ce point dans « La direction de la cure... » quand il évoque « la satisfaction du besoin [...] comme le leurre où la demande d'amour s'écrase »⁶. L'anorexie de l'enfant répond à cet Autre qui a ses idées sur ses besoins, et « à la place de ce qu'il n'a pas, le gavage de la bouillie étouffante de ce qu'il a, c'est-à-dire confond ses besoins avec le don de son amour ». Il ajoute : « C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir »⁷ et entre parenthèses il écrit : anorexie mentale. Ici le refus de l'enfant répond au refus de l'Autre de reconnaître la singularité de sa demande.

Pour Cosenza, dans ces années 1957-1958, le refus anorexique conserve une dimension dialectique, il est « métaphore du désir et de la demande d'amour »⁸.

Mais ce refus de répondre à la demande de la mère, Lacan le lit également comme une réponse de l'enfant à cette mère qui est aussi femme. En effet à cette époque, et particulièrement lors du Séminaire IV, l'un des enjeux est pour Lacan de soulever les « terribles conséquences cliniques de la sexualité féminine pour tout sujet ». Et si angoisse il y a, nous pouvons la situer dans cette rencontre que fait l'enfant avec le « désir inassouvi » de la mère: « Cette mère inassouvie, insatisfaite, [...] c'est quelqu'un de réel, elle est là, et comme tous les êtres inassouvis, elle cherche ce qu'elle va dévorer, *quaerens quem devoret* »⁹, conclut Lacan lors de sa leçon du 27 février 1957. Ce que l'enfant exige à travers son refus, n'est-ce pas « que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir »¹⁰ ? interroge Lacan. L'anorexie de l'enfant est une des réponses symptomatiques à la question angoissante « Que me veut l'Autre ? »

Notons seulement qu'à cette époque, le phallus comme signifiant du désir porté par le Nom-du-Père est la réponse qu'élabore Lacan au désir de la mère et à la sexualité féminine qui le sous-tend.

³ Lacan J., *le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 180.

⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁵ *Ibid.*, p. 184.

⁶ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 627.

⁷ *Ibid.*, p. 628.

⁸ Cosenza D., « Le refus dans l'anorexie », Presses Universitaires de Rennes, 2014, téléchargeable sur internet.

⁹ Lacan J., *le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 195.

¹⁰ Lacan J., « La direction de la cure ... », *op. cit.*, p. 628.

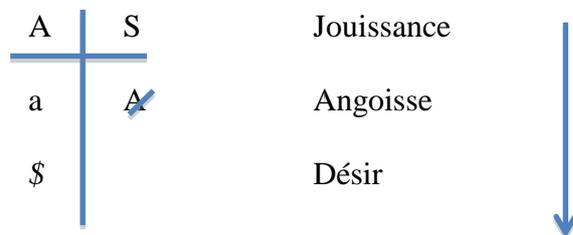
1962–1964

Le Séminaire L'angoisse

Jacques-Alain Miller fait valoir un changement de paradigme à partir du *Séminaire L'angoisse*, livre X. Jusqu'à ce séminaire, Lacan a privilégié la voie de l'amour, note Jacques-Alain Miller. Cette voie « ouvre sur l'objet symbolique, sur le phallus comme symbole du Désir de la Mère, sur le désir comme désir de l'Autre »¹¹. Suivant la même logique, Lacan a mis en avant l'objet rien; jusque-là le rien recouvre l'objet oral, le sein, qu'il fait passer d'un statut de pur objet de satisfaction à un statut d'objet du don, comme nous venons de le voir, dans la dialectique de la frustration. Mais à partir du Séminaire X, le rien n'est plus seulement inscrit dans le procès symbolique du désir et de la demande mais il devient un objet réel. Contrairement à la voie de l'amour qui favorise l'objet comme symbolique, la voie de l'angoisse, que suit ce séminaire, ramène à l'objet réel. Elle ramène « à l'objet de la satisfaction, une satisfaction qui n'est pas celle du besoin, mais de la pulsion, une satisfaction qui est jouissance »¹².

Sous le vocable objet *a*, Lacan désigne cet objet, reste réel issu de la division de l'Autre, trésor des signifiants, par le sujet qui, à ce niveau mythique, n'existe pas encore. De l'opération interrogative que le sujet porte dans l'Autre, résulte ce *a* : « le *a* est ce qui reste d'irréductible dans l'opération totale d'avènement du sujet au lieu de l'Autre »¹³. Il est l'élément hétérogène au sujet marqué par le signifiant, que Lacan introduit dans ce Séminaire. « En tant qu'il est la chute [...] de l'opération subjective, ce reste, nous y reconnaissons [...] l'objet perdu »¹⁴. C'est à cet objet perdu que nous avons à faire dans le désir et dans l'angoisse, avec une antériorité de l'angoisse par rapport au désir, poursuit Lacan. L'angoisse est nécessaire à l'avènement du désir et le désir ne se constitue qu'une fois l'angoisse franchie¹⁵. Et Jacques-Alain Miller relève que s'il n'est pas possible d'isoler ce temps, il est néanmoins « logiquement nécessaire »¹⁶.

Lacan fait un schéma de cette division¹⁷.



Ce temps mythique nous renvoie à ce que Freud désigne comme *Hilflosigkeit*, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* : « dans la vie intra-utérine la mère n'était pas un objet pour le fœtus, et il n'y avait alors pas d'objets »¹⁸. Dans ce temps, sinon chronologique du moins logique, antérieur à toute séparation, la tension du besoin ne peut être rapportée à aucun manque, à

¹¹ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n°58, octobre 2004, p. 96.

¹² *Ibid.*

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 189.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 205.

¹⁶ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n°59, février 2005, p. 68.

¹⁷ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p.189 & *sq.*

¹⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1981, p. 63.

aucune absence. Ce temps de l' *Hilflosigkeit* désigne un état où l'insatisfaction ne peut être corrélée ni à l'Autre, ni à l'objet, mais seulement éprouvée sans aucune subjectivation possible¹⁹. On retrouve là cette angoisse dont Lacan écrivait en 1938 qu'elle naît avec la vie. L'objet oral permet de mieux saisir cette logique temporelle où l'angoisse précède le désir. Lacan, plutôt que le terme sein maternel, retient celui de mamme pour désigner l'ensemble que l'enfant forme avec le sein maternel : « La mamme est en quelque sorte plaquée, implantée sur la mère.²⁰ » Lacan compare cet objet oral, la mamme, le sein maternel au placenta. L'un comme l'autre sont des objets intermédiaires entre la mère et l'enfant : l'enfant tire le lait du sein de la mère, mais ce lait est fabriqué par l'organisme maternel. Et Lacan situe le point d'angoisse au-delà de l'ensemble que constituent l'enfant et la mamme ; il le situe au niveau de la mère. Il précise : le point d'angoisse « est en quelque sorte déporté dans l'Autre, car il est au niveau de la mère »²¹.

Et pour l'illustrer, il prend l'image du vampirisme²². Ce qui angoisse, c'est le tarissement du sein, en tant qu'il met en cause la fonction de la mère, relève Lacan. Ce tarissement, nous pouvons l'entendre comme tarissement de l'Autre, il renvoie alors à un Autre tari à la source, vidé de sa substance²³. N'est-ce pas à cela que Lacan nous renvoie à la fin de son séminaire quand il traite de ces « faits très primitifs, très primordiaux dans leur apparition de refus du sein, les formes premières de l'anorexie dont notre expérience nous apprend à chercher tout de suite les corrélations au niveau du grand Autre »²⁴ ? Un tel tarissement renvoie à l'absence radicale de l'Autre, à l'*Hilflosigkeit*, au sens que Lacan lui donne à la fin du séminaire sur l'éthique, « où l'homme dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort [...] n'a à attendre d'aide de personne »²⁵. On pense ici à l'hospitalisme décrit par Spitz, anorexie du nourrisson qui refuse toute nourriture quand l'objet oral se confond avec l'objet du besoin mais où l'Autre, totalement anonyme, et du fait même de cet anonymat, laisse le sujet sans le secours d'aucune aide.

Nous pouvons encore rapprocher cette anorexie très précoce de celle décrite par Cosenza quand il évoque l'anorexie mentale comme « position de jouissance sans Autre, incarnée par le “manger rien” de l'enfant – pratique de jouissance hors signifiant »²⁶. Le rien n'a plus là aucune valeur symbolique, il est pur réel.

Mais à côté de ce vampirisme qui renvoie à l'absence radicale de l'Autre, il existe une autre forme de vampirisme qui interroge autrement la relation que la mère établit avec son enfant.

Appuyons-nous ici sur un article d'Estela Solano-Suarez, paru dans le volume *Être mère*.

Elle y reprend des témoignages de mères qui font apparaître l'enfant comme objet oral²⁷. Ainsi, telle mère allaitant son bébé éprouve une angoisse de dévoration : « Il me dévorait littéralement. Il me vampirisait. Il m'enlevait à chaque tétée ma substance vitale », écrit Stéphanie Allenou²⁸. Dans cet exemple, l'allaitement devient jouissance auto-érotique dans laquelle l'enfant, identifié à l'objet oral, alimente la pulsion vorace de la mère. Certaines de ces mères, dont les témoignages sont cités ici, étaient en analyse. Elles ont pu, dans l'après-coup, élucider ce qui pour elles avait été en jeu dans leur rencontre avec leur enfant. L'une

¹⁹ Ebtinger P., « Détresse et attente », *Ornicar digital*, téléchargeable sur internet.

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, op.cit., p. 270.

²¹ *Ibid.*, p. 271.

²² *Ibid.*, p. 272.

²³ Razavet J.-C., *De Freud à Lacan. Du roc de la castration à la structure*, De Boeck Université, Bruxelles, 2000, p. 154-155.

²⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, p. 379.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 351.

²⁶ Cosenza D., « L'anorexie dans le dernier enseignement de Lacan », *La Cause du désir*, n°81, juin 2012, p. 107.

²⁷ Solano-Suarez E., « Maternité blues », *Être mère*, Paris, Navarin, 2014, p. 78.

²⁸ Allenou S., citée par E. Solano-Suarez, *Mère épuisée*, Paris, Marabout, 2012.

d'elles, interrogeant l'angoisse de dévoration qu'elle ressentait lorsqu'elle allaitait son bébé et décrivant la douleur et la perte qu'elle éprouvait à devoir mettre fin à l'allaitement, a compris, en analyse, que c'était elle qui, du même mouvement qu'elle allaitait son enfant, se nourrissait d'elle-même, et que dans le sevrage se jouait son propre rapport vorace avec l'objet oral²⁹. Autrement dit, cette voracité, que dans son fantasme elle prêtait à son enfant, n'était autre que sa propre voracité³⁰, où l'enfant faisait office d'objet pulsionnel. Pour la femme comme mère, l'enfant à la fois la comble, et à la fois l'angoisse. Ici l'enfant occupe pour sa mère la place d'un objet « intime », souligne E. Solano-Suarez. Mais cet objet intime, « ne pouvant pas être reconnu dans cette intériorité qui concerne la mère comme sujet (et j'ajouterais comme femme), il sera vécu comme étant extérieur, étrange, aussi bien qu'étranger. »³¹. L'enfant incarne alors pour la mère « une partie rejetée d'elle-même », et lorsqu'elle maltraite son enfant, c'est cette part d'elle-même, à elle-même inconnue, qu'elle maltraite. L'enjeu de la cure est alors de permettre à ces mères, en déployant les signifiants de leur histoire, de repérer la place d'objet pulsionnel qu'est venu occuper pour chacune d'elles l'enfant dans leur fantasme afin de mobiliser « la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet *a* »³². C'est en s'appuyant sur cette marge, où réside l'angoisse, que la cure permettra de transformer la jouissance en objet cause du désir³³.

Le Séminaire Les quatre concepts fondamentaux et « Position de l'inconscient »

L'année suivante, dans *Les quatre concepts fondamentaux*, Lacan précise le concept de pulsion. L'objet est perdu de par la prise du signifiant sur le corps, cet objet irréprésentable, sans substance, que Lacan a désigné comme objet *a*, la pulsion en fait le tour sans jamais l'atteindre. L'objet est toujours raté. Concernant la pulsion orale, Lacan reprend à Freud le modèle d'« une seule bouche qui se baiserait elle-même »³⁴ et la manifestation auto-érotique la plus accomplie lui apparaît dans cette « bouche cousue » qu'illustrent certains silences qui traduisent « l'instance pure de la pulsion orale, se refermant sur sa satisfaction »³⁵. La voie de la pulsion ouvre sur un pan de l'anorexie comme cette pure satisfaction d'une bouche qui se referme sur le rien, sans en passer par l'Autre. Cet implacable de l'anorexie, poussé jusqu'au refus absolu de l'Autre, conduira à rapprocher l'anorexie des addictions et du « je n'en veux rien savoir » qui les commande. Lacan précisera ce point quand il reprendra la question de l'anorexie en 1974, dans le Séminaire « Les non-dupes-errent ». On peut ajouter le regard qui s'isole cliniquement de façon singulière dans l'anorexie. Aussi maigre soit-il, le sujet se voit gros. C'est un se voir qui ne fait pas le détour par l'Autre. Il y a là le même court-circuit qu'avec l'objet oral, le circuit de la pulsion ne passe pas par l'Autre.

Mais en parallèle au versant pulsionnel, Lacan poursuit son abord de l'anorexie suivant une dimension dialectique qu'il introduit en termes d'aliénation et de séparation. La séparation a à faire avec un manque dans l'Autre : si l'Autre demande, c'est qu'il lui manque quelque chose qui suscite son désir, l'objet *a*. Dans « Position de l'inconscient », Lacan interprète le « peut-il me perdre » que le sujet porte au lieu de l'Autre comme « son recours contre l'opacité de ce

²⁹ Solano-Suarez E., « Maternité blues », *op.cit.*, p. 78.

³⁰ Guillot É., « L'enfant et la femme », Cours à l'Antenne clinique de Rouen, 10 avril 2015, inédit.

³¹ Solano Suarez E., « Maternité blues », *op. cit.*, p. 79. [Dans ce cas, l'enfant] « fait irruption dans la subjectivité de la mère comme étant ce qui la dépouille de son être et de ses attributs. C'est elle qui se vit alors comme expulsée et en dehors d'elle-même et, délogée de sa place, elle se sent aspirée par un pur vide, un trou. »

³² Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 366.

³³ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'Angoisse* », *La Cause freudienne* n°59, *op.cit.*, p. 76.

J-A Miller y paraphrase la formule de Lacan « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » en « seule l'angoisse transforme la jouissance en objet cause du désir ».

³⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 164.

³⁵ *Ibid.*

qu'il rencontre au lieu de l'Autre comme désir »³⁶. L'anorexie est l'un des modes de défense contre l'opacité de ce désir de l'Autre, où le sujet engage son corps dans l'opération de séparation d'avec l'Autre. En retour, ce sacrifice fait exister l'Autre, au moins en suscitant son angoisse.

1974, le Séminaire « Les non-dupes errent »

Dix ans après le Séminaire XI, et juste après avoir élaboré la jouissance féminine comme jouissance sans limite, jouissance supplémentaire par rapport à la borne phallique, Lacan reprend la question de l'anorexie. Il utilise la formule « Très peu pour moi » pour décrire le rapport au savoir inconscient de la jeune fille anorexique quant à la jouissance. L'horreur de savoir s'absorbe dans des préoccupations obsédantes où la jeune anorexique s'inquiète des graisses, des sucres, des calories des aliments qu'elle picore, mais aussi de l'image de son corps qu'elle tente de contrôler dans le miroir. Toute son attention est focalisée là-dessus, au point, dit Lacan, qu'« elle était tellement préoccupée de savoir si elle mange, que pour décourager ce savoir, ce savoir comme ça, désir de savoir, [...] rien que pour ça elle se serait laissée crever de faim, la gosse ! »³⁷. Parallèlement, à travers ce refus du savoir inconscient, Lacan isole chez ce sujet « un mouvement complètement opposé à celui qui tend à ouvrir un manque chez l'Autre »³⁸, mouvement opposé donc au « peut-il me perdre » du séminaire XI. Ce n'est pas par hasard que Lacan évoque dans cette leçon la gosse anorexique ; il s'intéresse en effet à ce moment de la puberté où le symptôme anorexique s'installe. L'horreur de savoir touche alors à ce hiatus entre l'éveil d'un courant sensuel qui fait intrusion dans le corps en transformation de la jeune fille et les mots qui manquent pour traduire ce réveil. Et la pratique anorexique s'inscrit dans ce hiatus où elle condense la jouissance du sujet tout en éludant la question de la rencontre avec l'Autre sexe. D. Cosenza, se référant à Paola Francesconi, rapproche la jouissance anorexique du manger rien d'une expérience du sans-limite de l'Autre jouissance, éprouvée toutefois sous la forme dégradée d'une pathologie contemporaine de l'accès au féminin³⁹.

Au terme de ce parcours, deux textes autobiographiques nous permettent de mettre à l'épreuve les propositions avancées mais aussi d'ouvrir des pistes de travail.

Ce que la fiction nous enseigne

Dans les deux exemples retenus, il ne s'agit pas exactement de fiction mais du vécu de deux écrivaines, devenues anorexiques au moment de leur entrée dans la puberté ; les événements se déroulent dans les années 1970.

*Le pavillon des enfants fous*⁴⁰

Dans ce livre qui résonne comme un cri, *Le pavillon des enfants fous*, l'auteure, Valérie Valère, retrace l'expérience de son internement dans un hôpital psychiatrique pour enfants pendant quatre mois. Elle y est hospitalisée à l'âge de treize ans, alors qu'elle a cessé de s'alimenter depuis plusieurs semaines et présente un amaigrissement extrême. Si par certains accents ce texte rappelle l'antipsychiatrie des années 1970, il est loin de s'y réduire. Valérie Valère l'écrit dans l'urgence, quelques mois après sa sortie de l'hôpital, en 1976, elle a alors quinze ans. Elle y rend compte d'une solitude redoublée, celle du sujet anorexique enfermé dans une jouissance autistique, autodestructrice qu'alimente son refus d'un Autre intrusif, qui pénètre dans ses pensées, dans son corps, au prétexte qu'il sait ce qui est bon pour elle. L'anorexie comme refus de l'Autre est ici absolu, seule mesure de protection trouvée par ce

³⁶ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 844.

³⁷ Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

³⁸ Cosenza D., « Le refus dans l'anorexie », *op.cit.*, p. 24.

³⁹ Cosenza D., « L'anorexie dans le dernier enseignement de Lacan », *op.cit.*, p. 109.

⁴⁰ Valère V., *Le pavillon des enfants fous*, Paris, Stock, 1978.

jeune sujet pour se garantir contre la soumission à cet Autre tout-puissant et méchant. L'Autre, c'est aussi bien la mère, que les médecins, les soignants, les psys, y compris les psychanalystes qu'elle rencontre. Le ton est donné dès les premières pages, quand elle évoque son arrivée à l'hôpital.

Non, je ne céderai pas à leur chantage humiliant, d'ailleurs, je n'y ai même pas pensé. Ils ne m'auront pas, je ne sais plus dire que cela. Ils m'ont conduite dans cette forteresse en me traînant par les cheveux : « Tu es malade, ici on va te soigner, tu verras, ça ira mieux. » Non ! Je ne suis pas malade, je me sens très bien. Je n'en veux pas de vos soins, je veux rester seule avec moi, je ne viendrai pas avec vous ! Leur regard était vide, leurs mains prêtes à me saisir [...] Je n'ai besoin de personne, je m'en moque de tous ces gens, je les refuse ! Quelle importance après tout ?⁴¹

Seul point d'appui, les autres jeunes filles, anorexiques ou boulimiques, qu'elle croise dans le pavillon d'hospitalisation, avec lesquelles un échange tente de se créer mais que l'institution n'autorise pas.

À côté de ce refus d'un Autre qui jouirait d'elle, il y a l'impossibilité du sujet à inscrire ce corps qui change dans sa propre histoire, mais aussi une impossibilité à faire avec le réel, faute d'un maniement possible des semblants.

Cela m'agace de parler de mon enfance [...] Non, j'accepte sans y croire vraiment, qu'elle ait pu être plus importante que... disons « l'adolescence ». Et pourtant comme les choses vous apparaissent alors flagrantes dans leur dérision, humiliantes dans leur impudeur, écœurantes dans leur inutilité... et vous avez l'impression de n'être qu'un « sale môme » qui passe son temps à se promener dans les rues sans même savoir où il va. Tout est plus intense, tout revêt un second sens par-dessus celui de l'enfance, un sens tellement décevant, tellement inutile.⁴²

L'écriture sera une tentative du sujet pour inscrire cette expérience dans un récit, dans une histoire.

Ces quatre mois restaient tellement présents en moi, tellement que j'ai compris que si je ne disais pas ce temps passé dans le pavillon des enfants fous, il me gênerait, s'interposerait entre moi et la vie. Il fallait que j'en sorte.⁴³

Malgré plusieurs livres et un succès certain qui lui consacre une place dans l'Autre du monde littéraire, la jeune femme restera une toxicomane du rien, de ce rien qui l'avait conduite à être hospitalisée en état de cachexie à treize ans. Elle décède seule, à vingt et un ans, après plusieurs tentatives de suicide, droguée, après une énième prise excessive de médicaments.

Petite⁴⁴

Le livre de Geneviève Brisac, *Petite*, texte également autobiographique, est d'une tout autre texture. Ce n'est pas un écrit de l'urgence mais une réflexion après coup ; l'auteure y relate l'épreuve qu'a été son entrée dans l'anorexie-boulimie, trente ans après.

Elle décrit comment, à l'adolescence, elle commence à s'inquiéter d'avoir à se séparer, un jour, de ses parents. Pour lutter contre cette peur, elle leur écrit des petits mots dans lesquels elle leur dit qu'elle ne les quittera jamais, qu'elle les aime. Elle glisse ces messages sous leur oreiller et elle ajoute : *Ils trouveront ça pendant mon sommeil, ils seront heureux de leur fille aînée si aimante, si parfaite.* Mais l'Autre parental reste sourd à cette inquiétude de l'adolescente : *il me semble que nos parents ne sont jamais satisfaits [...]. Il est difficile d'attirer leur attention. Et nous ne savons presque rien d'eux, car nous avons appris à ne jamais poser de questions⁴⁵,* écrit-elle. Dans ce témoignage, il apparaît clairement que la

⁴¹ *Ibid.*, p. 11.

⁴² *Ibid.*, p. 69.

⁴³ Page internet.

⁴⁴ Brisac G., *Petite*, Éditions de l'Olivier, 1994.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 21-22.

« Petite » n'est pas dans un rejet de l'Autre, au contraire. Geneviève Brisac nous indique dès le début du roman comment la contingence de la mort et de la jouissance sexuelle la conduit, à l'adolescence, à porter sa question de l'être-pour-la-mort et celle de l'être-pour-le-sexe au lieu de l'Autre parental. C'est à cette époque en effet que la mort de ses deux grands-mères laisse ses parents dans le deuil, ils ne peuvent entendre sa question, celle de sa propre séparation d'avec eux, celle qui ne vient pas de la mort mais des bouleversements provoqués par la puberté.

Tandis que l'Autre parental, le père, la mère ne manifestent aucune attention à son endroit, elle réduit chaque jour un peu plus son alimentation. Pourtant, après quelques mois, *Chaque repas dégénère en crise ouverte. Mon père me sert après que j'ai refusé de me servir moi-même. Je ne touche à rien. Les boulettes de viande, les pâtes refroidissent, je les écrabouille plus ou moins, il y a des yeux braqués sur mon assiette tout le temps. [...] Je sanglote, on me torture. Mes parents me torturent. Ils me disent à quel point je fais du mal. Tu désoles ta mère, elle pleure. Tu désespères ton père. Il est en colère. Je le vois bien. Nous ne pouvons plus nous parler. Je ne parle plus*⁴⁶.

À ce stade, « la jeune fille n'est plus dépendante de ses parents. Elle a réussi à obtenir que ses parents soient dépendants d'elle »⁴⁷, note Carole Dewambrechies-La Sagna. Elle se sent libre tandis que l'angoisse est du côté de l'Autre.

La « Petite » fait couple avec son symptôme : *je vis avec la faim, je la mate, je la dompte, je l'apprivoise, je l'endors*⁴⁸ et le circuit de la pulsion se referme sur le rien : *si je ne mange rien, rien ne me mangera*, écrit Geneviève Brisac⁴⁹. Et puis il y a la découverte de *cette ruse diabolique*, les vomissements ; la boulimie s'installe sur fond d'anorexie. Elle oscille de l'une à l'autre : *où qu'elle aille, ce qui lui importe c'est l'emplacement de la cuvette des chiottes [...] Quoi qu'elle mange, elle se demande s'il sera facile de s'en nettoyer. Elle vit comme tout le monde, extérieurement. Elle est prisonnière en vérité d'un filet de contraintes bizarres. Si elle grossit, elle souffre, elle a peur, elle a l'impression de sombrer. Quand elle maigrit, elle tremble, elle sait ce qui l'attend. Toute la journée, tous les jours de sa vie, elle ne pense qu'à ça*⁵⁰.

L'hospitalisation en service de psychiatrie, puis l'éloignement du milieu familial ont contribué à ce que la « Petite » ne puisse plus se soutenir de l'angoisse que sa maigreur engendrait chez ses proches. L'angoisse est maintenant de son côté, salutaire ; elle divise le sujet qui n'est plus tout entier pris dans la jouissance du rien. Dans l'alternance entre le manger rien de l'anorexie et le manger trop de la boulimie, il y a chance pour un accès au désir. C'est la voie de l'amour qui le lui ouvrira ; l'amour d'un grand-père, amour sans objet où elle éprouvera que « le don essentiel de l'amour est l'amour lui-même, c'est-à-dire aucun objet »⁵¹.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁷ Dewambrechies-La Sagna C., « L'anorexie des jeunes filles », *La Cause freudienne*, n°65, mars 2007, p. 207.

⁴⁸ Brisac G., *Petite*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*, p. 103.

⁵¹ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n°59, *op. cit.*, p. 79.